

tamment, garde son enseignement et la vertu de sa logique. Ainsi la renaissance indispensable n'est pas du côté de la machinerie, — et, ici encore, le cinéma aura largement contribué à interrompre ces recherches impuissantes, — mais bien du côté de la géométrie théâtrale et simple du tréteau, et de la suggestion des lumières.

L'esprit, quoi qu'on en dise, s'élève chaque jour davantage à la nécessité des formes les plus définitives de l'expression artistique: ainsi, en musique, la prédominance plus grande du poème symphonique sur l'opéra. Les recherches du Vieux-Colombier, les essais de mise en scène de Lara à *Art et Action*, de Dullin à *l'Atelier*, de Georges Baty à *la Chimère*, affirment ce besoin de perfection. Nous sommes justement amenés, au théâtre comme dans les autres modes d'expression, à découvrir des formules d'art plus hautes où les forces diverses de la civilisation contemporaine trouveront à s'exalter, où notre esprit éperdu de mouvement et de vie satisfiera ses exigences. Autrement dit: il ne s'agit plus de se griser de perfection technique, de céder à la séduction du goût en soi, mais bien d'arracher les œillères de la spéculation systématique et de créer l'âme dans l'ensemble. La technique et le goût ne sont que les serviteurs de l'auteur dramatique et pour être sans cesse présents et parfaits ils n'en doivent pas moins se faire oublier. Quant à l'auteur dramatique, il doit être le traducteur des aspirations et des soucis des foules modernes, corrompues, bernées, ou écrasées par le capitalisme.

Memento cinématographique : La Roue

On vient de présenter le dernier film d'Abel Gance : *La Roue*. Allons de suite à l'essentiel. Ayons le courage d'oublier tout ce qui, dans un tel film, nous est insupportable ou même odieux: la confusion des symboles, l'outrance des effets, l'excessivisme appuyé des images, une littérature qui n'a que faire en ces éclats, un mauvais goût insistant, une psychologie dont la fausseté nous cingle l'esprit, car c'est la rançon de quelque chose à quoi nous devons des minutes considérables. Éclatent, en effet, dans *la Roue*, les lueurs d'une sorte de génie cinématographique qui, pour être incomplet, n'en existe pas moins, et ce n'est pas moi qui, à l'heure présente, oserai réclamer davantage d'un précurseur. C'est peut-être assez que Gance ait affirmé un certain nombre de fois, avec une puissance exacte, des vérités qui éblouissent moins qu'elles n'éclairent, ce qui est le mieux, puisqu'il s'agit d'un art dans sa formation. Du point de vue social *La Roue* n'est pas défendable, du point de vue dramatique non plus. C'est pourquoi je retiendrai de cette œuvre deux beautés essentielles au point de vue cinématographique: La matière photogénique et, dans la technique, le jeu prestigieux des surimpressions et le rythme. Ce n'est pas que j'estime, que de cette matière si riche, si mobile, si profonde, Gance ait usé avec la perfection que nous sentons, mais il est le premier à en avoir asservi la richesse, la mobilité, la profondeur, pour tout dire la beauté photogénique. Je ne sais pas de film qui ait jamais accusé un tel caractère et cette originalité. C'est un point de départ pour des réalisations prodigieuses. Plastique mouvante du sentiment qui s'exprime au delà de la raison et par la raison, dans le jeu des fumées, des roues, des bielles, des rails et des disques. C'est assez pour aujourd'hui. J'inscris une date.

Quant à la technique, elle nous ramène sans cesse au cœur du mélodrame ou bien, nettement s'offre à notre admiration comme un spectacle en soi. Les extrêmes se touchent. Il n'y a pas de juste milieu. Je m'enchantais de la simplicité savante de certains éclairages et je saute, d'un clin d'œil, de ce mauvais décor à ce modelé puissant de blanc et de noir. Le reste m'importe alors beaucoup moins. Ceci n'est pas une déformation du jugement. Il faut savoir regarder. Je retiens l'essentiel et cet essentiel est assez beau pour classer une œuvre du présent: prime enfance du cinéma.

Dans cette technique, où le rythme intérieur de l'image s'accuse au mystère de surimpressions parfois si nouvelles, si nuancées, et pour la première fois, peut-être, si nombrou-

sement justes, je retiens encore comme un grand événement l'essai de perfection du rythme extérieur des images. Le rythme extérieur est la vie d'un film. Ici, pour si inégal qu'il soit, il s'affirme avec une force étrange une dizaine de fois, dans les instants où il tend naturellement à se confondre avec les rythmes physiologiques; j'entends par exemple le halètement respiratoire, le phénomène d'apnée, l'éblouissement de l'angoisse ou des catastrophes. Ainsi utilisé dans ses destins extrêmes — jusqu'au vertige d'avant la mort — il dessine le schéma du plan à établir et à suivre. Il en précise même extraordinairement un détail, dans le prologue, lorsqu'il introduit un essai de mesure cinématographique, ou lorsqu'il pose les bases d'une sorte de ponctuation visuelle par le jeu du blanc et du noir absolus sur l'écran. Gance a pressenti que l'image devait avoir une valeur en durée dans le film. Il a compris que l'œil était sensible non seulement à l'intensité de la représentation (valeur fournie par le jeu des interprètes, le décor, l'éclairage. Le mouvement pour tout dire), mais encore à sa persistance déterminée mathématiquement dans un chiffre par rapport au tout. Je ne sais pas si on comprendra la signification et la portée considérable d'un tel essai. La mesure: c'est le moyen, certes, et non la fin, mais un moyen curieusement puissant de rendre aux images tout leur potentiel d'émotion. La musique des images — le plus haut destin de la cinématographie, — l'éblouissement heurtant la rétine, comme le son heurte le tympan, dans le cadre rigoureux de l'œuvre fixée, c'est non moins pour moi que l'adaptation du fond, le commencement de l'esthétique du cinéma.

J'ai répété souvent qu'il s'agissait moins de voir, aujourd'hui, tout ce qu'il y a de lamentable et d'indésirable dans un film que de considérer ce que le film apporte au moyen d'expression. Il convient moins, en somme, de dénigrer le cinéma, et de crier à l'impuissance, que de l'aider à s'élever à la dignité d'art. Si le résultat ne semble pas assez répondre à l'effort, je répliquerai que du point de vue de l'esthétique, la question est déplacée. Je compte les points. Si le bilan s'établit — outil ou matière — par un actif important, je tiens le résultat pour considérable. La vraie critique n'a que faire d'additionner des zéros. Il s'agit de construire et nous n'avons pas fini de creuser seulement les fondations et nous ne sommes pas encore d'accord sur les fondations indispensables!

L. M.



LES LIVRES

Par Jean BERNIER

L'Âme enchantée. — I. — *Annette et Sylvie*, par Romain Rolland. Librairie Ollendorff.

Romain Rolland revient au roman et qui mieux est, au roman cyclique (si j'ose dire), à la longue suite de volumes tout emplis de la vie d'un personnage central. Dans une courte préface, il prend soin de nous le dire. *Annette et Sylvie* est un prélude à un long voyage qui comportera plusieurs étapes.

C'est avec joie, pensons-nous, qu'il faut saluer le retour de Romain Rolland à une façon d'écrire à laquelle nous devons *Jean-Christophe*. Je prise assez peu, pour ma part, les écrits politiques que la guerre inspira à l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, pour le dire ici en toute liberté.

Ceci posé, et toutes réserves faites sur la valeur d'ensemble de *L'Âme Enchantée*, je dois confesser qu'*Annette et Sylvie* n'a pas, somme toute, répondu à mon attente. Cela tient peut-être, d'ailleurs, purement et simplement aux exigences de l'édition. L'histoire d'Annette Rivière et de Sylvie se termine, en effet, aux deux premiers tiers du livre, alors qu'elle ne semble pas — loin de là — épuisée, pour faire place à l'histoire, à la très longue histoire d'Annette, l'héroïne. Il y a là comme une cassure.

Vraiment, le sujet traité dans la première partie du livre est large, séduisant même (ce qui ne gêne rien).

Annette Rivière vit, il y a une trentaine d'années, avec son père veuf, architecte, pour qui, la seule morale a été le succès. C'est une jeune bourgeoise de caractère indépendant, puisqu'elle a perdu sa mère d'assez bonne heure, et qui aime solidement son papa. Rivière meurt, et sa fille découvre qu'il y a eu de nombreuses maîtresses, ce qui la blesse, mais peu gravement, et que d'une liaison plus suivie avec un fleuriste, il lui est né une fille: Sylvie, ce qui bouleverse Annette.

Annette veut à tout prix connaître cette sœur que, pour un rien, elle détesterait et les voici face à face: Annette, la bourgeoise, Sylvie, l'ouvrière modeste. Derrière elles deux, malgré la sympathie généreuse qui les pousse l'une vers l'autre; deux mondes ou deux systèmes de préjugés, deux classes qui s'affrontent. L'une suit des cours à la Sorbonne, l'autre gagne son pain. L'une est chaste, sérieuse, orgueilleuse; l'autre a un « ami »; elle rit, jase, sait, comme on dit, se débrouiller.

Naturellement, entre ces deux êtres jeunes, le cœur parle d'abord plus fort que les préjugés. Annette installe Sylvie chez elle, l'emmène en Suisse. Une malencontreuse « passionnète » qui fait des deux sœurs deux rivales, manque de les brouiller. Le cœur triomphé encore. Puis, ce qui devait arriver, arrive. Sylvie s'ennuie, retourne au travail. Annette lui donne l'argent qui lui permettra d'être patronne. Malgré des entrevues de convenance, les liens sont rompus.

Alors, Annette fréquente, ce qu'il est convenu d'appeler le monde, en l'espèce la bourgeoisie libérale et dreyfusarde. Elle y plaît. Elle hésite, pour se marier, entre Franck et Brissot. L'un, intelligent et cynique, l'autre, beau gars et verbeux, aspirant à la gloire parlementaire. Celui-ci: Brissot, la séduit à peu près. Il débite de grandes phrases sur le progrès et l'émancipation sociale. Sous le vernis, c'est le fils d'une famille bourgeoise, âpre au gain comme on est dans notre bourgeoisie d'origine paysanne. Annette se laisse fiancer, mais au fond elle

n'aime pas Brissot et abhorre la famille Brissot. Aussi, elle fait des phrases: « liberté de l'esprit », « le mariage est une association de deux libertés », bref, tous les boniments habituels aux filles soi-disant émancipées. Brissot n'y comprend goutte, car lui, il l'aime, banalement, en bourgeois qui veut s'établir et faire carrière. Annette lui fait part, dans une promenade, de sa détermination de rompre. Il pleure tant qu'elle en a pitié et qu'elle se donne à lui. Cela ne l'empêche pas de faire comme elle avait dit. Elle quitte la famille Brissot, qui l'hébergeait à la campagne. Peu après, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte.

Romain Rolland n'a littérairement parlant, tiré qu'un parti médiocre de cette belle intrigue. Le style est lâche, très approximatif. Quelques pages sont pourtant bien venues (je pense à l'amitié d'Annette et de Sylvie). Le dialogue y est vif. Enfin, les réactions des deux femmes, leurs façons d'être, rachètent la mollesse de la phrase. La gentillesse convenue des entretiens et des élans, les qualités profondes qui ne sauraient surprendre chez un romancier accoutumé à penser, disparaissent à peu près dans la dernière partie. La peinture des personnages s'y fait fade. Les deux amoureux sont, l'un et l'autre, fort creux. L'auteur n'était-il pas condamné, d'ailleurs, à camper de si piètres caractères devant une jeune fille qui aime à en conter d'agaçante manière sur l'indépendance de son esprit, sur son amour de la liberté dans le mariage, etc., etc. A vrai dire, Antoinette n'a jamais été cette âme libre qu'elle se targue d'être, Dieu merci. On l'a bien vu dans ses rapports avec Sylvie où tant de préjugés la manœuvraient. On le voit bien dans sa façon de se donner au Brissot.

Mais je m'aperçois que je suis trop sévère, injuste même, vienne l'amour (et malgré cette intempestive grossesse, je pense qu'il surviendra) et Annette montrera, je pense, les qualités profondes, les instincts éternels qui feront d'elle l'héroïne que Romain Rolland a voulu nous faire aimer.

**

En sabots, par André Baillon. F. Rieder et Cie.

La maison d'édition Rieder réédite le livre d'André Baillon qui parut à tirage limité aux éditions de la Soupe.

C'est justice.

Le livre d'André Baillon, dont nos lecteurs ont pu apprécier le talent, n'est pas de ceux qui vous empoignent. Il faut le lire lentement, minutieusement, comme il a été écrit. Il faut le savourer à petites gorgées (tous ces petits alinéas). A la fin, une saveur riche et chaude persiste en vous, se dissout en vous, vous dissout. Ces lignes prestes, ce style un peu menu dans son acuité et sa bonhomie pudique sont tout chargés d'instinct et de cœur.

Nombre de critiques ont tenu, par manie professionnelle, à parler doctement à propos de cette évocation d'un village flamand de la Campine (bêtes et gens), de l'ombre de Jules Renard. Ils ont dit: ironie, analyse, dissection. D'autres épiloguèrent complaisamment sur les histoires de bêtes qui émaillent ces pages et qui sont d'ailleurs joliment troussées. C'était vraiment méconnaître la substance véritable de ce livre, je veux dire sa tendresse ro-